

ment avec Benjamin Pembroke comme associé, ni la fortune qui sourit plus fort que jamais à la famille de Belleville, ni l'amitié solide des amis d'Amérique venus pour le mariage des jeunes gens, rien ne compte pour eux en dehors du nid si doux que la jeune femme embellit de sa grâce, de sa tendresse, de toutes les adorables vertus de son cœur.

Suzanne est peut-être la plus heureuse de tous. Elle est devenue encore plus la sœur d'Adèle et de Pierre depuis que son énergie et son dévouement ont atteint ce but si longuement, si vainement désiré jusque-là, le découvrir et de punir l'assassin de Georges.

Adèle a exigé qu'elle la tutoyât. Ce sera elle qui sera la marraine du premier enfant de Robert et de Clotilde.

Pompon n'est pas oublié dans la joie générale. Et quand Mlle Rose, la gentille infirmière de l'hôpital, vient voir son ancienne malade, elle le trouve plus heureux qu'un roi, gambadant et sautant comme un fou, sous les ombrages charmants du beau parc de Belleville, où bientôt, un bébé qu'il adorera certainement comme il a adoré la mère, partagera ses jeux.

PAUL D'AIGREMENT.

FIN

## UNE HISTOIRE DE LA-BAS

Ce matin-là, le vent venait de France,  
Des buissons, montait par instants,  
Un parfum doux et pénétrant ;  
Les nids chantaient la chanson d'espérance.  
Ce matin-là, le vent venait de France.

I

Le disque du soleil allait disparaître, un soleil d'avril encore pâle des brumes de l'hiver et, dans le lointain, les cimes des Vosges commençaient à se denteler d'une frange d'or.

Les deux jeunes gens étaient encore là, immobiles, les mains enlacées et se regardant dans les yeux, comme se regardent les amoureux quand les lèvres sont tuées et que le cœur seul parle au cœur.

Jeanne rompit enfin le silence en disant :

— Il faut nous séparer, Frantz, mon père a dû s'apercevoir de mon absence et je vais certainement être grondée.

— Pourquoi ne lui dis-tu pas la vérité ? ma chère Jeanne ; une affection du genre de la nôtre est-elle donc si difficile à avouer ? J'ai vingt et un ans, tu en auras bientôt dix-huit : je suis un brave garçon, tu es une belle et honnête fille, nous nous aimons, quoi de plus simple ?

— Tu sais bien que jamais mon père ne consentira à notre mariage.

— Jamais est un bien gros mot et je suis certain que tu n'y crois toi-même qu'à moitié, sans cela me permettrais-tu d'espérer ?

— Mon père a ses idées, Frantz.

— On peut l'en faire changer, Jeanne.

— Je le désire de tout mon cœur, mais il a malheureusement dans la cervelle, tout l'entêtement de l'Alsace et ce n'est pas chose commode que de le faire revenir sur une détermination.

— Un vieux maître d'école n'est pas une borne, et par le raisonnement on peut le convaincre. J'irai le voir demain.

— Que lui diras-tu ?

— Je lui tiendrai ce langage : Père Muller, vous me connaissez depuis l'enfance. Vous avez été mon instituteur jusqu'à ma 14<sup>ième</sup> année, par conséquent, vous savez assez exactement ce que je vaudrais. J'ai, sans être riche, du bien au soleil. Du côté de l'honorabilité, ma famille est irréprochable, voulez-vous de moi pour gendre ? Je vous jure que je rendrai votre Jeannette très heureuse, car je l'aime de tout mon âme.

— Et puis ?

— Et puis... c'est tout... Est-il donc utile de faire un long discours pour dire des choses aussi simples ?

— Alors, sais-tu mon pauvre Frantz ce qu'il te répondra ? Il te dira ce qu'il a dit déjà, l'an passé, à Frédéric, le métayer des Ormeaux qui, lui aussi, rêvait de m'épouser : « Notre famille est en deuil et, pour l'instant, il ne peut être question de fêtes chez nous. Plus tard, nous verrons. »

— Plus tard, n'est pas une date, objecta Frédéric.

— Plus tard, c'est l'avenir. Si tu aimes Jeanne, tu patienteras, répondit mon père. »

Frédéric ne tenait point beaucoup à moi sans doute, car six mois après, il était marié avec une jeune fille Wirzbach. Il fit bien, du reste, et je n'en éprouvais aucun ennui, car j'ignorais alors ce que c'était qu'aimer, tandis qu'aujourd'hui...

— Aujourd'hui ? ...

Et Frantz fit un pas vers la jeune fille, rapprochant sa tête de celle de Jeanne, dont les cheveux blonds l'effleurèrent.

— Aujourd'hui, je sens que j'aime, dit-elle d'une voix faible comme un souffle.

A ce moment, le jour tombait. Le long des chemins, des groupes de cultivateurs regagnaient leurs maisons, la bêche ou la pioche sur l'épaule et dans le lointain, quelques-uns d'entre eux chantaient un refrain mélancolique que l'écho du vallon renvoyait en notes affaiblies. Le vent du soir commençait à faire frissonner les haies et la fraîcheur des nuits d'avril descendait peu à peu sur la plaine.

— Alors, tu viendras demain, dit Jeanne au jeune homme.

— Demain, Jeanette, je serai chez toi dans la matinée. Je parlerai au père Muller. Surtout trouve-toi là, car nous ne serons peut-être pas trop de deux pour lui arracher le oui que nous espérons. A demain, ma chère petite femme.

— A demain, monsieur mon mari.

Et la jolie fille s'enfuit en envoyant du bout de ses doigts un baiser à son fiancé.

On a beau être brave et résolu, s'être fait longtemps la leçon à soi-même, avoir étudié par avance ses attitudes, ses gestes et ce que l'on dira, il est des moments où l'émotion vous empoigne aux moelles et paralyse subitement la langue la plus déliée.

Ce fut précisément un phénomène de ce genre qui se produisit lorsque Frantz se trouva, le lendemain, en présence du père de Jeanne.

Le vieux Muller, nature intuitive et observatrice, paraissait comprendre ce qui amenait ce matin-là chez lui, son ancien élève, car il ne faisait rien pour l'aider à sortir de son embarras.

Jeanne, dans un coin de la salle, s'absorbait dans un travail de couture qui lui faisait tenir obstinément les yeux baissés.

Enfin, Frantz fit un énergique effort, tendit le jarret, avala péniblement sa salive, et dit :

— Monsieur Muller, je viens vous demander la main de votre fille.

C'était court, mais éloquent.

Un silence succéda à ces paroles. Le vieil instituteur semblait attendre quelques détails complémentaires destinés à appuyer ce discours concis qui, contrairement à toutes les règles de l'art oratoire, débutait par la péroraison.

Pourtant, voyant que Frantz n'ajoutait rien à cet exposé, d'ailleurs remarquablement clair, le père de Jeanne dit d'une voix tranquille :

— Quel âge as-tu maintenant Frantz ?

— Bientôt vingt-un an.

— Alors tu es de ceux qui iront cette année tirer au sort à Colmar ?

— Oui.

— Par conséquent tu seras prochainement soldat. Tu iras, comme quelques autres de nos compatriotes, grossir les rangs de l'armée allemande ; tu porteras sans doute l'uniforme d'un régiment poméranien ou wurtembergeois, car les enfants d'Alsace-Lorraine ne séjournent pas dans les corps de troupe casernés par ici. On se méfie d'eux. Puis, une fois enrégimenté, tu obtiendras de temps en temps une permission pour venir revoir ton village et embrasser ta femme. C'est bien ainsi, n'est-ce pas, que tu comprends les choses ?

— Mais, monsieur Muller...

— Eh bien, continua le vieillard en interrompant Frantz, je vais te dire pourquoi Jeanne ne peut pas être à toi :

Il y a dix-huit ans, j'avais deux fils, les frères, par conséquent, de celle que tu veux épouser.

L'un avait dix-neuf ans, l'autre vingt-un.

Tu les as connus et peut-être même, te souviens-tu encore d'eux.

Quant la guerre éclata, mes fils s'engagèrent.

Ils allèrent, comme toute la jeunesse de France, prendre place autour du drapeau de la mère-patrie et défendre la grande aïeule. Avant leur départ je leur dis simplement : Faites votre devoir, tout votre devoir !

Ils se firent tuer.

Mon cœur saigna ; il saigne encore aujourd'hui, mais ma conscience est calme et mes fiertés de patriote me consolent de mes douleurs de père.

A ce moment, le vieillard se leva, secoué par l'émotion des souvenirs et il reprit :

— Et tu viens me demander de te donner ma fille, à toi qui seras demain dans les rangs des assassins de mes fils ! Tu veux qu'aujourd'hui, oubliant tout ce que j'ai aimé, tout ce que j'aime encore, reniant mon passé, mentant à mon cœur, foulant aux pieds toutes mes vénéralions, j'aie mettre la main de ma fille dans la main d'un soldat allemand ! Allons, Frantz ! crois-tu que cela soit possible ?

Et, frémissant, le vieillard regardait Frantz qui, tremblant, rendu muet par l'émotion, reculait, éperdu.

A ce moment, le bruit d'un sanglot fit tourner la tête au père Muller. C'était Jeanne qui, sentait son bonheur s'élever, pleurait comme pleurent les désespérés quand le malheur vient les courber sous la pesante étreinte des douleurs humaines.

Le lendemain, Frantz avait quitté le village.

Quelques semaines plus tard, quand vint l'époque du tirage au sort, personne ne répondit au nom du jeune homme. Les autorités militaires allemandes le déclarèrent insoumis.

II

Cinq années se sont écoulées. Jeanne a maintenant vingt-trois ans et, fidèle au souvenir de celui qui est parti, elle est toujours auprès de son père dont elle entoure la vieillesse de soins et de caresses.

Les mauvaises langues du pays prétendent que les jours où l'on rit chez le père Muller, coïncident avec les époques où le facteur apporte mystérieusement à la jeune fille, des lettres affranchies au timbre de France.

Jeanne attend quelqu'un.

Depuis le matin, elle n'a pas quitté la fenêtre par laquelle on aperçoit une faction de la route qui relie Gérardmer à Munster, les Vosges à l'Asine. Puis, la nuit est arrivée, le soleil s'est éteint derrière les haut sapins qui limitent l'horizon et rien n'est encore venu. Le front de la jeune fille s'est assombri graduellement. Le matin, elle chantait ; le soir, elle soupire.

Tout-à-coup des pas se font entendre dans la rue. On s'arrête devant la maison. Quelqu'un vient de frapper à la porte.

Jeanne sent son cœur lui sauter dans la poitrine. D'un bond, elle court ouvrir au nocturne visiteur. Un homme vêtu d'une longue houppelande, le capuchon rabattu sur les yeux, entre.

— Jeanne ! dit-il.

— Frantz ! murmure-t-elle.

Et, d'un élan irrésistible, les deux jeunes gens sont dans les bras l'un de l'autre.

— Qui donc est là ? demande le vieux Muller, qui a entendu l'étranger entrer.

La jeune fille ne répond rien, mais elle pousse devant elle le jeune homme. Celui-ci, d'un tour de main, vient de se débarrasser de son capuchon et de sa houppelande.

Alors le père Muller poussa un cri.

Il a devant lui un officier français en uniforme, et qui le regarde d'un air souriant.

— Frantz ! dit à son tour le vieillard.

— Oui, Frantz, sous-lieutenant au service de la France, qui vient de nouveau vous demander la main de Jeanne... Ah ! cette fois vous ne me la refuserez point, n'est-ce pas père ! dit l'officier en pliant le genou.

Le maître d'école regarde son ancien élève avec une émotion indicible. Ses regards vont de ce fier jeune homme, qui se fait suppliant, à sa fille, dont les yeux disent assez l'espoir qui les anime.

Il s'avance vers Jeanne, lui prend la main, et la met dans celle de l'officier en disant :

— Cette fois, mon fils, elle est à toi ; tu l'as bien gagnée !

E. LAGRILLIÈRE-BEAUCLERC.

La vois-tu  
La vois-tu  
Qu'elle es  
Sa tête tr  
Ses vilain  
Et ses hat  
Elle n'a q  
D'une lon  
Puisque l  
Elle a dû  
Sans jam  
Elle marr  
Pourquoi  
A ce jeun  
Lorsqu'il  
Il est dou  
Et, rien q  
La vieille  
Et puis...

Is furent d  
Et manger  
Rut prit pl  
Comme de  
Ce qui la fi  
Ce ne fut p  
Ce fut d'av  
Qu'elle ava  
A dater de  
Elle cherch  
Elle s'uffr  
Et, loin de  
Pour mieu  
Elle dit qu  
Qu'il était  
Et qu'on n'  
Riras-tu d'

Tu viens de  
Qu'elle ait  
Je compren  
Dire qu'il e  
Et que j'éta

Mon f  
asse, car c  
sages, mais  
néglige poi  
ront l'intel  
dans ta vie  
cheveux bl  
La vie  
rable non p  
tache est un  
Dieu est leu